

## SCÈNE III.

CALISTE.

Ah! que sur notre cœur  
La sévère loi de l'honneur  
Prend un cruel empire!  
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis;  
Et cependant, sensible à ses cuisants soucis,  
De sa langueur en secret je soupire,  
Et voudrais bien soulager son martyre.  
C'est à vous seuls que je le dis,  
Arbres, n'allez pas le redire.  
Puisque le ciel a voulu nous former  
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,  
Quelle rigueur impitoyable  
Contre des traits si doux nous force à nous armer?  
Et pourquoi, sans être blâmable,  
Ne peut-on pas aimer  
Ce que l'on trouve aimable?

Hélas! que vous êtes heureux,  
Innocents animaux, de vivre sans contrainte,  
Et de pouvoir suivre sans crainte  
Les doux emportements de vos cœurs amoureux!  
Hélas! petits oiseaux, que vous êtes heureux  
De ne sentir nulle contrainte,  
Et de pouvoir suivre sans crainte  
Les doux emportements de vos cœurs amoureux!  
Mais le sommeil sur ma paupière  
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur:  
Donnons-nous à lui tout entière;  
Nous n'avons point de loi sévère  
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.

(Elle s'endort sur un lit de gazon.)

## SCÈNE IV.

CALISTE, endormi: TIRCIS, LYCASTE, MÉNANDRE.

TIRCIS.  
Vers ma belle ennemie  
Portons sans bruit nos pas,  
Et ne réveillons pas  
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.  
Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,  
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.  
Dormez, dormez, beaux yeux.

TIRCIS.  
Silence, petits oiseaux:  
Vents, n'agitez nulle chose;  
Coulez doucement, ruisseaux;  
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.  
Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,  
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

Dormez, dormez, beaux yeux.  
CALISTE, en se réveillant, à Tircis.  
Ah! quelle peine extrême!  
Suivre partout mes pas!

TIRCIS.  
Que voulez-vous qu'on suive, hélas!  
Que ce qu'on aime?

CALISTE.  
Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.  
Mourir, belle bergère,  
Mourir à vos genoux,  
Et finir ma misère.  
Puisque en vain à vos pieds on me voit soupire,  
Il y faut expirer.

CALISTE.  
Ah! Tircis, ôtez-vous; j'ai peur que dans ce jour  
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LYCASTE ET MÉNANDRE ENSEMBLE.  
Soit amour, soit pitié,  
Il sied bien d'être tendre.

C'est par trop vous défendre,  
Bergère; il faut se rendre  
A sa longue amitié.  
Soit amour, soit pitié,  
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE, à Tircis.

C'est trop, c'est trop de rigueur.  
J'ai maltraité votre ardeur,  
Chérissant votre personne;  
Vengez-vous de mon cœur,  
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O ciel! bergers! Caliste! Ah! je suis hors de moi!  
Si l'on meurt de plaisir, je puis perdre la vie.

LYCASTE.

Digne prix de ta foi!

MÉNANDRE.

O sort digne d'envie!

## SCÈNE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LYCASTE, MÉNANDRE.

PREMIER SATYRE, à Caliste.

Quoi! tu me fuis, ingrater, et je te vois ici  
De ce berger à moi faire une préférence!

SECOND SATYRE.

Quoi! mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence!  
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adouci!

CALISTE.

Le destin le veut ainsi;  
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE.

Aux amants qu'on pousse à bout  
L'amour fait verser des larmes;  
Mais ce n'est pas notre goût,  
Et la bouteille a des charmes  
Qui nous consolent de tout.

SECOND SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours  
Tout le bonheur qu'il désire;  
Mais nous avons un secours,  
Et le bon vin nous fait rire  
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres divinités,  
Faunes, Dryades, sortez  
De vos paisibles retraites:  
Mêlez vos pas à nos sons,  
Et tracez sur les herbettes  
L'image de nos chansons.

## PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

En même temps six Dryades et six Faunes sortent de leurs demeures, et font ensemble une danse agréable qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un Berger et une Bergère qui font en musique une petite scène d'un dépit amoureux.

## DÉPIT AMOUREUX.

CLIMÈNE, PHILINTE.

PHILINTE.

Quand je plaisais à tes yeux,  
J'étais content de ma vie,  
Et ne voyais poi ni dieux  
Dont le sort me fit envie.

CLIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne  
Me présentait ton ardeur,  
J'aurais quitté la couronne  
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guéri mon âme  
Des feux que j'avais pour toi.

CLIMÈNE.

Une autre a vengé ma flamme  
Des faiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Chloris, qu'on vante si fort,  
M'aime d'une ardeur fidèle;  
Si ses yeux voulaient ma mort,  
Je mourrais content pour elle.

CLIMÈNE.

Myrtil, si digne d'envie,  
M'a chéri plus que le jour;  
Et moi je perdrais la vie  
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur  
Quelque remissante trace  
Chassait Chloris de mon cœur  
Pour te remettre en sa place?

CLIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse  
Myrtil me puisse chérir,  
Avec toi, je le confesse,  
Je voudrais vivre et mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! plus que jamais aimons-nous,  
Et vivons et mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amants, que vos querelles  
Sont aimables et belles!  
Qu'on y voit succéder  
De plaisirs, de tendresse!  
Querez-vous sans cesse  
Pour vous accommoder!

## DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes et les Dryades recommencent leur danse, que les Bergers et Bergères musiciens entremettent de leurs chansons, tandis que trois petites Dryades et trois petits Faunes font paraître, dans l'enfoncement du théâtre, tout ce qui se passe sur le devant.

LES DEUX BERGERS.

Jouissons, jouissons des plaisirs innocents  
Dont les feux de l'Amour savent charmer nos sens.  
Des grandeurs qui voudra se soucier!  
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie  
Ont des chagrins qui sont vieillissants.  
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents  
Dont les feux de l'Amour savent charmer nos sens.  
En aimant, tout nous plaît dans la vie,  
Deux cœurs unis de leur sort sont contents:  
Cette ardeur, de plaisir suivie,  
De tous nos jours fait d'éternels printemps.  
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents  
Dont les feux de l'Amour savent charmer nos sens.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, ANAXARQUE, ÉRIPHILE, SOSTRATE, CLITIDAS.

ARISTONE. Les mêmes paroles toujours se présentent à dire; il faut toujours s'écrier: Voilà qui est admirable! il ne se peut rien de plus beau! cela passe tout ce qu'on a jamais vu!

TIMOCLÈS. C'est donner de trop grandes paroles, madame, à de petites bagatelles.

ARISTONE. Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien

obligée à ces princes, et vous ne sauriez assez reconnaître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ÉRIPHILE. J'en ai, madame, tout le ressentiment qu'il est possible.  
ARISTONE. Cependant vous les faites longtemps languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne plus trainer en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentiments de votre cœur, et je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ÉRIPHILE. Oui, madame, mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne saurais le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressements, aux services de ces deux princes, et je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate ou vers l'un ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE. Cela s'appelle, madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTONE. Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter, et ces princes tous deux se sont soumis, il y a longtemps, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ÉRIPHILE. L'inclination, madame, est fort sujette à se tromper, et des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTONE. Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus; et, parmi ces deux princes, votre inclination ne peut point se tromper, et faire un choix qui soit mauvais.

ÉRIPHILE. Pour ne point violenter votre parole ni son scrupule, agréez, madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTONE. Quoi, ma fille?

ÉRIPHILE. Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur; souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTONE. J'estime tant Sostrate, que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentiments, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE. C'est-à-dire, madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate?

SOSTRATE. Non, seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; et, avec tout le respect que je dois aux princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTONE. D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE. J'ai des raisons, madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE. Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE. Je craindrais peu, seigneur, les ennemis que je pourrais me faire en obéissant à mes souveraines.

TIMOCLÈS. Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, et de vous acquiescer l'amitié d'un prince qui vous devrait tout son bonheur?

SOSTRATE. Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce prince ce qu'il souhaiterait de moi.

IPHICRATE. Quelle pourrait être cette raison?

SOSTRATE. Pourquoi me tant presser là-dessus? Peut-être ai-je, seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre; qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau; et, si cela était, seigneur, serait-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort?

IPHICRATE. Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE. Ne cherchez point, de grâce, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sais me connaître, seigneur, et les malheureux comme moi n'ignorent pas jusqu'où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTONE. Laissez cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE. En est-il un meilleur, madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le ciel peut donner sur ce mariage? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, et j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire et les prospérités que le ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer? et celui qui sera exclus pourra-t-il s'offenser quand ce sera le ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE. Pour moi, je m'y soumetts entièrement, et je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

TIMOCLÈS. Je suis de même avis, et le ciel ne saurait rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ÉRIPHILE. Mais, seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées que vous ne vous trompiez jamais? Et ces prospérités et cette gloire que vous dites que le ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

ARISTONE. Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE. Les épreuves, madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie, et ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ÉRIPHILE. Le ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE. Oui, madame : les félicités qui vous suivront si vous épousez l'un, et les disgrâces qui vous accompagneront si vous épousez l'autre.

ÉRIPHILE. Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le ciel non-seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS (à part). Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE. Il faudrait vous faire, madame, une longue discussion des principes de l'astrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS. Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie. L'astrologie est une belle chose, et le seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE. La vérité de l'astrologie est une chose incontestable ; et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS. Assurément.

TIMOCLES. Je suis assez incrédule pour quantité de choses ; mais pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS. Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE. Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS. Il est vrai.

TIMOCLES. Peut-on contester sur cette matière les incidents célèbres dont les histoires nous font foi?

CLITIDAS. Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé?

ARISTONE. Sostrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus?

SOSTRATE. Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses ; et il y en a de si matériels qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, madame, que toutes les grandes promesses de ces connaissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre, comme on veut, du ciel sur des métaux des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invisibles et des soldats invulnérables : tout cela est charmant, sans doute ; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir : mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire ; et j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte sont si subtiles et délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel ; et, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? Et d'où cette belle science enfin peut-elle être venue aux hommes? Quel dieu l'a révélée? on quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE. Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE. Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS (à Sostrate). Il vous fera une discussion de tout cela quand vous voudrez.

IPHICRATE (à Sostrate). Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE. Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE. Pour moi, j'ai vu, et des choses tout à fait convaincantes.

TIMOCLES. Et moi aussi.

SOSTRATE. Comme vous avez vu, vous faites bien de croire ; et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE. Mais enfin la princesse croit à l'astrologie ; et il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens?

SOSTRATE. Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la princesse n'est pas une règle pour le mien ; et son intelligence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut pas atteindre.

ARISTONE. Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous. Mais, pour l'as-

trologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives, que je ne puis la mettre en doute.

SOSTRATE. Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTONE. Quittons ce discours ; et qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

#### QUATRIÈME INTERMÈDE.

Le théâtre représente une grotte où les Princesses vont se promener ; et, dans le temps qu'elles y entrent, huit Statues, portant chacune deux flambeaux à leurs mains, sortent de leurs niches et font une danse variée de plusieurs figures et de plusieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

#### ENTRÉE DE BALLET

de huit Statues.

#### ACTE QUATRIÈME.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTONE, ÉRIPHILE.

ARISTONE. De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant et de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir ; et je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'âme quelque inclination secrète que vous ne voulez pas nous dire ?

ÉRIPHILE. Moi, madame !

ARISTONE. Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, et fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent princesses en ma place écouteraient avec bienséance ; tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ÉRIPHILE. Si j'avais si mal suivi votre exemple que de m'être laissée aller à quelques sentiments d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurais, madame, assez de pouvoir sur moi-même pour imposer silence à cette passion, et me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTONE. Non, non, ma fille : vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentiments. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix des deux princes ; vous pouvez l'étendre où vous voudrez : et le mérite auprès de moi tient un rang si considérable que je l'égalé à tout ; et, si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ÉRIPHILE. Vous avez des bontés pour moi, madame, dont je ne puis assez me louer ; mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez ; et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARISTONE. Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout ; et l'impatience des princes vos amants... Mais quel bruit est-ce que j'entends ? Ah ! ma fille ! quel spectacle s'offre à nos yeux ! Quelque divinité descend ici?... Eh ! c'est la déesse Vénus, qui semble nous vouloir parler.

#### SCÈNE II.

VÉNUS, accompagnée de quatre petits Amours dans une machine ;  
ARISTONE, ÉRIPHILE.

VÉNUS, à Aristone.

Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire,  
Qui par les immortels doit être couronné ;  
Et, pour le voir un genre illustre et fortuné,  
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.

Ils t'annoncent tous par ma voix  
La gloire et les grandeurs que, par ce digne choix,  
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.  
De tes difficultés termine donc le cours,  
Et pense à donner ta fille  
A qui sauvera tes jours.

#### SCÈNE III.

ARISTONE, ÉRIPHILE.

ARISTONE. Ma fille, les dieux imposent silence à tous nos raisonnements. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprennent à nous donner, et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de notre obéissance, et leur rendre grâce de leurs bontés.

#### SCÈNE IV.

ANAXARQUE, CLÉON.

CLÉON. Voilà la princesse qui s'en va ; ne voulez-vous pas lui parler ?

ANAXARQUE. Attendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener ainsi que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles ; et l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières et habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés ; et, comme la princesse Aristone est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a longtemps, mon fils, que je prépare cette machine, et me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLÉON. Mais pour lequel des deux princes, au moins, dressez-vous cet artifice ?

ANAXARQUE. Tous deux ont recherché mon assistance, et je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les présents du prince Iphicrate et les promesses qu'il m'a faites l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer ; et comme son ambition ne devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t'en tenir la main au reste de l'ouvrage, prépare nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le temps que la princesse Aristone vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires, et donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours qui, sur les paroles du ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Ériphile. Ce prince est averti par moi ; et, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte ; je te dirai en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Ériphile, évitons sa rencontre.

#### SCÈNE V.

ÉRIPHILE.

Hélas ! quelle est ma destinée ! et qu'ai-je fait aux dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi !

#### SCÈNE VI.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE. Le voici, madame, que j'ai trouvé ; et à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

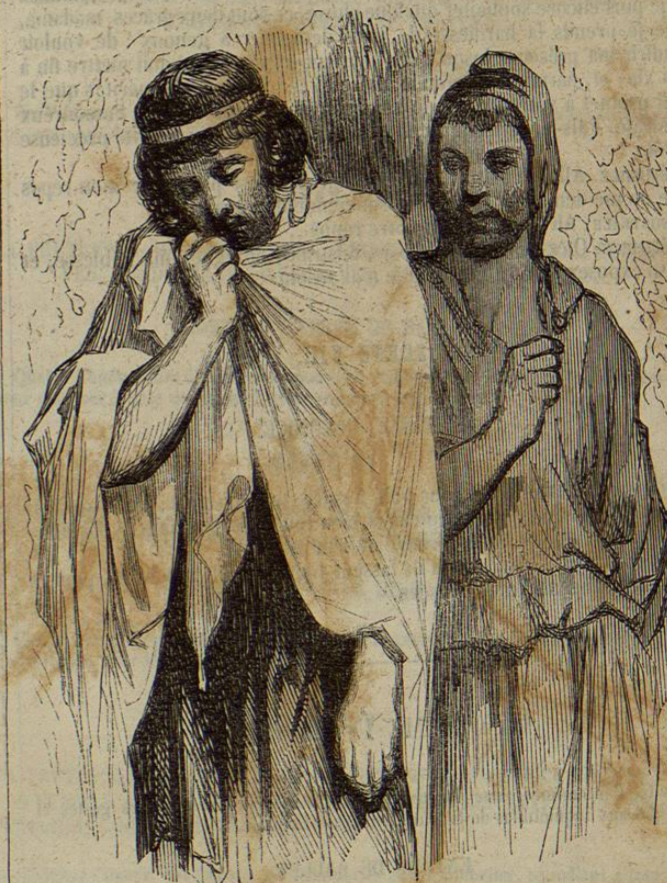
ÉRIPHILE. Qu'il approche, Cléonice ; et qu'on nous laisse seuls un moment.

#### SCÈNE VII.

ÉRIPHILE, SOSTRATE.

ÉRIPHILE. Sostrate, vous m'aimez ?

SOSTRATE. Moi, madame ?



Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours. — ACTE I, SCÈNE V.

ÉRIPHILE. Laissons cela, Sostrate ; je le sais, je l'approuve, et vous permettez de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvait rendre agréable. Si ce n'était le rang où le ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'aurait pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentiments de mon âme. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que, dans mon cœur, je ne préfère les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la princesse, ma mère, ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux, et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurais voulu ; mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des cha-

grus à se mettre au-dessus de toutes choses, et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir qu'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serais jamais résolue, et j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étais sollicitée. Mais enfin les dieux veulent prendre eux-mêmes le soin de me donner un époux, et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les bontés de la princesse, ma mère, ont accordés à mes desirs, ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, et il me faut résoudre à subir cet arrêt du ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée, et que, si j'avais pu être maîtresse de moi, ou j'aurais été à vous ou je n'aurais été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avais à vous dire; voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

Sostrate. Ah! madame, c'en est trop pour un malheureux. Je ne m'étais pas préparé à mourir avec tant de gloire, et je cesse dans ce moment de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse, et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, madame, dès que j'ai osé vous aimer (c'est vous, madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire); dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs: je me suis fait moi-même la destinée que je devais attendre. Le coup de mon trépas, madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étais préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer; et je m'en vais mourir après cela le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux grâces, madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux: de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie; et, parmi cette grande gloire et ces longues prospérités que le ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur?

Ériphile. Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos que de me demander que je me souviene de vous.

Sostrate. Ah! madame, si votre repos...

Ériphile. Otez-vous, vous dis-je, Sostrate; épargnez ma faiblesse, et ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

## SCÈNE VIII.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

Cléonice. Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin; vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse?

Ériphile. Oui, Cléonice. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

## CINQUIÈME INTERMÈDE.

Quatre Pantomimes, pour épreuve de leur adresse, ajustent leurs gestes et leurs pas aux inquiétudes de la jeune princesse Ériphile.

ENTRÉE DE BALLET

de quatre Pantomimes.

## ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIPHILE, CLITIDAS.

Clitidas (faisant semblant de ne point voir Ériphile). De quel côté porter mes pas? Où m'aviserai-je d'aller? En quel lieu puis-je croire que je

trouverai maintenant la princesse Ériphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! la voilà. Madame, je vous annonce que le ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinait.

Ériphile. Eh! laissez-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

Clitidas. Madame, je vous demande pardon: je pensais faire bien de vous venir dire que le ciel vient de vous donner Sostrate pour époux; mais, puisque cela vous incommode, je renvoie ma nouvelle et m'en retourne droit comme je suis venu.

Ériphile. Clitidas! hola, Clitidas!

Clitidas. Je vous laisse, madame, dans votre sombre mélancolie.

Ériphile. Arrête, te dis-je; approche. Que viens-tu me dire?

Clitidas. Rien, madame. On a parfois des empressements de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas; et je vous prie de m'excuser.

Ériphile. Que tu es cruel!

Clitidas. Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

Ériphile. Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

Clitidas. C'est une bagatelle de Sostrate, madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

Ériphile. Ne me fais point languir davantage, te dis-je, et m'apprends cette nouvelle.

Clitidas. Vous la voulez savoir, madame?

Ériphile. Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

Clitidas. Une aventure merveilleuse où personne ne s'attendait.

Ériphile. Dis-moi vite ce que c'est.

Clitidas. Cela ne troublera-t-il point, madame, votre sombre mélancolie?

Ériphile. Ah! parle promptement.

Clitidas. J'ai donc à vous dire, madame, que la princesse votre mère passait presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux (ces vilains sangliers-là sont toujours du désordre, et l'on devrait les bannir des forêts bien pollicées); lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrais vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle; mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, et je me contenterai de vous dire que c'était un fort vilain animal. Il passait son chemin et il était bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lui; mais la princesse a voulu égarer sa dextérité, et de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal à propos, ne lui en déplaît, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal morigéné, s'est impertinément détourné contre nous. Nous étions là deux ou trois misérables qui avons pâli de frayeur; chacun gagnait son arbre; et la princesse sans défense demeurait exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les dieux l'eussent envoyé.

Ériphile. Eh bien! Clitidas?

Clitidas. Si mon récit vous annoie, madame, je remettrai le reste à une autre fois.

Ériphile. Achève promptement.

Clitidas. Ma foi, c'est promptement, de vrai, que j'achèverai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout vautré dans son sang, et la princesse, pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur et l'époux digne et fortuné que les dieux lui marquaient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avais assez entendu; et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

Ériphile. Ah! Clitidas, pouvais-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

Clitidas. Voilà qu'on vient vous trouver.

## SCÈNE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

Aristione. Je vois, ma fille, que vous savez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les dieux se sont expliqués bien plus tôt que nous n'eussions pensé; mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés, et l'on connaît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Avez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur celui à qui je dois la vie? et refuserez-vous Sostrate pour époux?

Ériphile. Et de la main des dieux et de la vôtre, madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

Sostrate. Ciel! n'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloire dont les dieux me veulent flatter? et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

## SCÈNE III.

ARISTIONE, ÉRIPHILE, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

Cléonice. Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un et l'autre prince par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis longtemps, et qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusque là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il en a reçu quelques blessures dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

## SCÈNE IV.

ARISTIONE, ÉRIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

Aristione. Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande; et, si Anaxarque a pu vous offenser, j'étais pour vous en faire justice moi-même.

Iphicrate. Et quelle justice, madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez?

Aristione. Ne vous êtes-vous pas soumis l'un et l'autre à ce que pourrai décider ou les ordres du ciel ou l'inclination de ma fille?

Timocles. Oui, madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourraient décider entre le prince Iphicrate et moi, mais non pas à nous voir rebuter tous deux.

Aristione. Et, si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne soyez préparés? et que peuvent importer à l'un et à l'autre les intérêts de son rival?

Iphicrate. Oui, madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal; et votre aveuglement est une chose épouvantable.

Aristione. Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grâce que de me dire des douceurs; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable; de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connaître à toute la Grèce, et que le rang où le ciel l'élève aujourd'hui va remplir toute la distance qui était entre lui et vous.

Iphicrate. Oui, oui, madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

Timocles. Peut-être, madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris qu'on fait de nous.

Aristione. Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la fête des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas, et couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

## SIXIÈME INTERMÈDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

Le théâtre représente une grande salle, en manière d'amphithéâtre ouvert d'une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau; et dans l'éloignement paraît un autel pour le sacrifice. Six hommes, habillés comme s'ils étaient presque nus, portant chacun une hache sur l'épaule, comme Ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons. Ils sont suivis de deux sacrificateurs musiciens, d'une Prêtresse musicienne, et leur suite.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRÊTESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHŒUR DE PEUPLES.

LA PRÊTESSE.  
Chantez, peuples, chantez, en mille et mille lieux,  
Du dieu que nous servons les brillantes merveilles!  
Parcourez la terre et les cieux:

Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,  
Rien de plus doux pour les oreilles.

PREMIER SACRIFICATEUR.

A ce dieu plein de force, à ce dieu plein d'appas,  
Il n'est rien qui résiste.

SECOND SACRIFICATEUR.

Il n'est rien ici-bas

Qui par ses bienfaits ne subsiste.

LA PRÊTESSE.

Toute la terre est triste  
Quand on ne le voit pas.

CHŒUR.

Poussons à sa mémoire  
Des concerts si touchants,  
Que du haut de sa gloire  
Il écoute nos chants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leurs forces; puis ils se retirent aux deux côtés du théâtre, pour faire place à six Voltigeurs.

## SCÈNE II.

LA PRÊTESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHŒUR DE PEUPLES.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Six Voltigeurs font paraître en cadence leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves.

## SCÈNE III.

LA PRÊTESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHŒUR DE PEUPLES.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Conducteurs d'esclaves amènent en cadence huit Esclaves, qui dansent pour marquer la joie qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

## SCÈNE IV.

LA PRÊTESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE; HOMMES ET FEMMES, armés à la grecque; CHŒUR DE PEUPLES.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes et quatre femmes, armés à la grecque, font ensemble une manière de jeu pour les armes.

## SCÈNE V.

LA PRÊTESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE; HOMMES ET FEMMES, armés à la grecque; UN HÉRAUT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

(La tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes et un timbalier, se mêlant à tous les instruments, annoncent avec un grand bruit la venue d'Apollon.)

CHŒUR.

Ouvrons tous nos yeux  
À l'éclat suprême  
Qui brille en ces lieux.

## SCÈNE VI.

APOLLON, SUIVANTS D'APOLLON, LA PRÊTESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE; HOMMES ET FEMMES, armés à la grecque; UN HÉRAUT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

(Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, et un soleil d'or au-dessus avec la devise royale en manière de trophée.)

CHŒUR.

Quelle grâce extrême!  
Quel port glorieux!